BULLETIN ORPHÉONIQUE

Ce Bulletin paraît tous les Jeudis. Les Communications des Sociétés, ainsi que celles des Comités de Concours et de Festivals, sont insérées gratuitement.

Association symphonique de Lille

Le Comité vient d'adresser le texte et des accès aux membres de la Société de musique (Concerts Mégret):

Vous avez appris comme nous, avec peine, que M. Magret ne pourrait, cette année, donner les remarquables Concerts qui ont obtenu tant de succès.

Il nous a paru qu'il y aurait à Lille un grand vide artistique si nos concitoyens devaient dans privés de ces solennités si utiles à l'élévation du niveau moral de la ville et des artistes eux-mêmes.

Nous avons groupé l'Orphéon, et nous croyons que notre tâche ne serait pas complète si nous ne faisions autant pour les associations dans lesquelles les masses chorales sont indispensables.

Notre premier concert, sous la direction de M. A. Cortet, nous a prouvé qu'avec une direction ferme et savante comme la sienne, il est possible d'atteindre un résultat artistique appréciable.

Nous comptons donc sur le concours des musiciens chanteurs et amateurs de musique, pour nous aider à reconstituer les chœurs.

En conséquence, nous vous serions reconnaissants de vouloir bien vous rendre le 8 janvier 1906, rue de l'Orphéon, 20, à huit heures et demie du soir, où aura lieu la première lecture des œuvres qui seront exécutées au cours de l'hiver.

Nous comptons sur votre dévouement pour assister à cette première réunion et pour amener ceux ou celles de vos amis qui seraient désirous de se joindre à nous comme exécutants.

Nous espérons que les Lilloïs et les Lilloises ne marchanderont pas leur concours aux hommes d'initiative, de cœur et de talent qui cherchent à conserver à notre ville les grands concerts fondés par M. Mégret. Nous comptons que les chœurs se retrouveront en complet, de même que l'orchestre, n'est brillamment reconstitué.

Fédération des Musiques du Nord et du Pas-de-Calais

Nouvelles adhésions

Sont admises les Sociétés :

586. Société lyrique et dramatique de Fouquières-les-Lens ; 587. Orphéon Saint-Maurice de Lille; 588. Société littéraire et musicale de Dury (P.-de-C.) ; 589. Harmonie municipale à l'Union » de Saint-Amand-les-Eaux (Nord) ; 590. Société philharmonique de Saint-Omer (P.-de-C.) : 591. Les Orphéonistes Bainbecquenciens de Rainbeaucourt (Nord) ; 592. Fanfare municipale de La Concorde à de Folgnies (Nord) ; 593. Union Chorale de Neuville sur Escaut ; 594. Société Chorale à Saint-Léonard à de Wingles (P.-de-C.) ; 595. Chorale « La Cécilia » de Lens (P.-de-C.) ; 596. Fanfare du Pas-en-Artois (P.-de-C.) ; 597. Fanfare « L'Avenir » de Carvin-Cuinchy (Nord) ; 598. Fanfare libre de Sainaimiecq (P.-de-C.) ; 599. Harmonie municipale de Lys-les-Lannoy ; 600. Cercle Berlioz de Lille ; 601. Fanfare libre de Sequeddin ; 602. Fanfare de Mont Saint-Eloi (P.-de-C.) ; 603. Fanfare municipale de Libercourt ; 604. Philharmonique de Frelinghien ; 605. Fanfare de Givenchy-en-Gohelle ; 606. Fanfare « l'Union intime » de Verlinghem ; 607. Société Philharmonique de Bétheme ; 608. Fanfare Sainte-Cécile de Proven (Nord) ; 609. Harmonie « La Cécilienne » d'Avesnes-le-Comte (P.-de-C.) ; 610. Les Anciens musiciens de l'Armée de Billy-Montigny (P.-de-C.) ; 611. Fanfare « La Lyre Provinoise » de Provin (Nord) ; 612. Chorale l'Union Ouvrière de Tourcoing ; 613. Fanfare Républicaine d'Attiche (Nord) ; 614. Harmonie municipale de Lambersart ; 615. La Renaissance Chorale de Wattrelos (Nord) ; 616. Fanfare de Divion (P.-de-C.) ; 617. Société de Trompettes « Jeanne d'Arc » de Comines ; 618. L'Echo de l'Yser de Esquelbecq (Nord) ; 619. Société Amicale de Beaucoup-le-Cambrési (Nord) ; 620. Philharmonique de Jean-Ghislain de Roubaix (Nord).

Nos sociétés

Harmonie municipale de Solesmes

La musique de Solesmes, qui est classée en première division, première section, date de 1612. Sa première sortie fut le Festival de Lille d'alors, en 1845, où elle, essaya son jeune talent, sous le direction de M. Moreau.

Pendant vingt-deux années, l'existence de l'Harmonie fut modeste, et on ne se risque dans aucun concours. Difficiles le chef changeait alors trop souvent pour que les études puissent être bien fructueuses. En effet, de 1812 à 1856, sept directeurs se succédèrent, ce qui fait une moyenne de deux années d'exercice pour chacun d'eux. Ce furent MM. Moreau, Robache, Drugnat, Lorlot, Gelot, Delaisseux et Facon. M. Loriot cumulait ses fonctions de chef avec celles de commissaire de police.

A M. Facon, qui tint le bâton de 1856 à 1870, revient l'honneur d'avoir conduit la premier l'Harmonie de Solesmes à la bataille et à la victoire : à Valenciennes en 1861, à Cambrai en 1865, à Binche en 1866, à Douai en 1868 et à Bouchain en 1869.

M. Facon est remplacé en 1870 par M. Desgagne, puis par M. Lehlond en 1873. Ce dernier donne une vive impulsion aux études et obtient de brillants succès à Bouvignes en 1874, à Amiens en 1875, à Denain en 1876, au Cateau en 1877, à Paris en 1878, à Douai en 1879, à Cambrai en 1880. On voit que le vaillante société se laissait pas vieillir ses lauriers, et que chaque année emeuit une nouvelle lutte, indépendamment des concours et des festivals.

M. Facon, M. Muller prend la direction et se rend au concours d'Epernay en 1881. Il emporte trois prix.

En 1886, MM. Bruyer frères remplacent M. Muller et gagnent une nouvelle victoire à Saint-Denis.

M. Poulet, chef de 1888 à 1893, ne se signale par aucun concours. En 1893, M. Lebiond reprend le direction et mène sa musique victorieusement au concours du Cateau.

En 1895, M. Leroy remplace M. Lebiond et conduit la société à Valenciennes, puis à Cambrai et à La Pommeraye et en 1896 à Choisy-le Roi en 1896 et à St-Quentin en 1897. Chacune de ces luttes est un succès.

M. Delay devient chef en 1901 et remporte deux nouvelles et brillantes victoires en 1902 à Denain et en 1904 au Havre.

Le chef actuel est M. Fromont, et nous sommes convaincu qu'il continuera les brillantes traditions de ses prédécesseurs. Peu de sociétés ont lutté aussi souvent que l'Harmonie de Solesmes, cela prouve le rôle de ses musiciens et leur ardeur au travail. Pendant ces trente dernières années, cette société a pris part à vingt et un concours, ce qui est un joli record.

Les présidents furent successivement M. Menard, Mme Petit-Rappe, MM. Gaget, Mallet et Facon. On remarque parmi ces noms celui d'une dame : Mme Petit-Rappe. Il y a là une manifestation féministe qui pourrait parfois servir d'exemple.

Le président actuel est M. Blanchard, et nous espérons qu'il restera longtemps en fonction, pour le plus grand bien de sa musique.

Les sous-chefs furent moins nombreux que les chefs : MM. Robache, Rappe, Dégardin et Baudry. Depuis 1891, le sous chef est M. Léon Houtoit, qui est en même temps trésorier. C'est dire son dévouement à sa chère société dont il est vraiment tendrement aimé. Le secrétaire est M. Meusslesse.

Parmi les musiciens zélés, il convient de citer MM. Marlier, Dieaux, Denoyelle, Robache, Lemire, Rufin, Ménard, Lemperseur et Carlegnia.

☘

Solesmes est la patrie de Delsarte, l'éminent professeur du Conservatoire de Paris (1811-1871). Sa nièce, Mme Delsarte, également née à Solesmes, fut le marraine de Georges Bizet, l'illustre auteur de *Carmen* (1838-1875).

Edm. LELEU.

PONT-A-VENDIN. — La section de la Ligue des Droits de l'Homme, réunie en assemblée générale le 31 décembre, a rédigé son bureau comme suit :

M M. Emile Beaty, député, président d'honneur ; Jules Legrand, directeur de concerts, président ; Charles Dolo, rentier, vice président ; Mihée Bourlet, rentier, secrétaire ; Charles Durin, trésorier.

Sur la proposition du bureau, la section émet les vœux suivants :

1° Que le Congrès annuel soit reporté à fin mars avant les élections dans le but de donner une orientation pour le vote des membres de la Ligue ;

2° Que les employés et fonctionnaires républicains de l'Etat soient soumis et encouragés par le gouvernement et qu'en dehors de leurs fonctions ils soient autrement libres d'exprimer leurs opinions et ou qu'ils puissent être inquiétés ;

3° Que les réformes démocratiques : impôt sur le revenu et retraites ouvrières viennent à l'ordre du jour des deux Chambres et soient résolues dans le sens le plus favorable à la démocratie.

Elle adhère aussitôt au banquet en l'honneur de M. de Pressensé et assura toute sa confiance au député Basly pour le fermeté dont il a fait preuve dans la défense des intérêts de la démocratie.

LOOS-EN-GOHELLE. — Par arrêt d'un mandat d'arrêt émanant du parquet de Lens, le sieur Louis-Charles Mainvis, inculpé de détournement, a été mis en état d'arrestation par le gendarmerie.

LABEUVRIERE. — Lundi, vers le soir, un cheval a été volé à M. Brunel, fabricant de pannes se lieu dit les *Potaries*, à Labeuvrière.

LOOZES. — Procès-verbal a été dressé par le gendarmerie, à la charge de Célestin B..., et de Marie C..., âgés de 20 ans, demeurant tous deux au hameau du Rietz du Biez, pour violences sur Mme Lagillon, au hameau de la Tourelle, le jour de élection.

NOTES DE LITTERATURE

FLAUBERT

Voilà déjà longtemps que je garde sur mon bureau de travail, attendant son tour, un livre substantiel et clair, d'idées presque toujours justes et d'écriture élégante, sur *Gustave Flaubert*. L'auteur, M. René Dumesnil, est, sans doute, un médecin : sa *Préface* fut, en effet, écrite à l'Hôtel-Dieu de Rouen, peut-être même son ouvrage lui fit précédé comme thèse de doctorat à une Faculté de médecine. De quoi je ne saurais me plaindre. Il est bon que des spécialistes nous parlent de nos grands artistes et écrivains, du point de vue pour leurs études leur permettent de le parler. Sous est angle particulier, ils aperçoivent des qualités ou des défauts, qui nous échappent, à nous, critiques littéraires, ou que, du moins, nous apprécions moi. Sûr ne se prétend point en des considérations trop techniques, et M. René Dumesnil ne mérite point qu'on lui fasse ce reproche. — Ils pouvant nous intéresser et nous instruire. Il semble que tout ait été dit, déjà, sur l'auteur de la *Tentation de Saint-Antoine*, et pourtant il nous reste encore beaucoup à apprendre sur sa personne et sur son art.

De Flaubert, M. René Dumesnil a voulu tout étudier et définir : « son hérédité, son milieu, sa méthode. » C'est, sans doute, beaucoup l'ouvrir souhaite qu'il limitât le champ de ses investigations. Il n'a rien exprimé de personnel ni de nouveau sur l'esthétique du romancier, ses habitudes de travail, ses procédés de composition, les caractéristiques de son style. Touchant ces questions, il n'a fait que résumer les analyses de MM. Brunetière, Hennequin, Bourget, Sprenck, Faguet. Et il ne s'est pas élevé — ce qu'il lui fallait faire, s'engageant dans une étude littéraire, — aux grandes généralisations, par lesquelles un Georg Brandes, dans ses *Modernes Génies*, marque le place de Flaubert non seulement dans la littérature française, mais dans le littérature européenne. Passons donc sous silence cette partie du livre, sans contesta la plus faible, et n'en retenons que ce qui appartient au propre ou médecin.

Il n'est pas surprenant que M. René Dumesnil ait attribué beaucoup à l'importance de l'hérédité de Gustave Flaubert. Si l'influence de la *race*, que Taine a appliquait à autre donc l'œuvre des artistes et des écrivains, est, pour le plupart, peu efficace, l'apport des secondants est souvent considérable et peut être de bon parti pour le génie. Le père de Flaubert, lui d'une famille champenoise, était chirurgien et chef de l'Hôpital de Rouen. C'était un laborieux, un modeste, de vie très ordonnée, sujet à de prompts colères (désuit significatif), un praticien habile, savant et philosophe. Sa femme, qui était née à Pont l'Evêque, dans le Calvados, appartenait par sa mère à une vieille famille de la Basse Normandie, les Cambremer de Croixmare, qui remontait aux croisiers, dont et dans en retrouve des ancêtres jusque chez les Normands de Sicile. Il n'est, certes, pas indifférent qu'un J. M. de Hérédia descende des conquérants de l'or, puisque, pour honorer ses ancêtres, il a rappelé leurs aventures en d'admirables poèmes. Mais vraiment c'est un jeu d'esprit de prétendre qu'il y a de conquistador dans le remancier de *Madame Bovary*. Le haine du bourgeois, qu'il ne cesse de professer, s'explique par des rancœurs littéraires et historiques. S'il aimait les voyages, s'il garda toujours le regret des pays fantômes parcourus dans sa jeunesse, *l'orientalisme* des romanciques en est, sans doute, une cause plus immédiate que son ascendance méridionale. Enfin, c'est complaisance, qui, au fond, perviaient de Zola sous couvert des plus réalistes, qu'il subissait encore, quand il le tournait en dérision, est dû à ce que Taine appelait l'influence de *milieu*, bien plus qu'à celle de l'hérédité. M. René Dumesnil est obligé d'admettre que l'hérédité maternelle fut déterminante et l'hérédité paternelle simplement modificatrice. Ce sont là de trop subtiles distinctions. Nous n'aimons dans l'artiste, Pour vouloir trop prouver, l'auteur nous rend se même suspecte.

Il est, d'ailleurs, amené par là à se contredire. La partie la plus intéressante, la plus solide aussi de son travail, est celle où il montre ce que Flaubert, et dans ses habitudes de pensée, et dans ses méthodes d'observation et d'analyse psychologique, et dans sa très vive préoccupation d'exactitude médicale, doit à la profession de son père. Sur ce sujet, l'auteur écrit des chapitres serrés, précis, vraisemblables, nouveaux. Il y a là des pages d'excellente critique, que devront lire tous ceux qui veulent comprendre Flaubert.

Le romancier passe ses premières années, — celles où l'enfant est plus pénétrable aux impressions, — dans l'Hôtel-Dieu de Rouen, — près de la maladie et de la mort. Et ce doit être là une des causes premières de son *pessimisme*. Des Bâtiments, il conçoit le dessein d'écrire un roman métaphysique et à apparitions. « Ce sera la *Tentation de Saint-Antoine*, ce sera une antière édifiée sur un fait d'hallucination. On se représente volontiers Gustave Flaubert en chambrant le première esquisse près des salles de souffrance et de l'amphithéâtre aux dissections. La conversation du son père, le fréquentation à Paris, de l'éclectomiste Cloquet, développent en lui le goût des études médicales et l'inclinerent au déterminisme physiologique. Aussi, dans son œuvre, définit-il ses personnages par leur hérédité. — ainsi lait-il, par exemple, d'Emma Bovary et de Frédéric Moreau. — Il n'est pas moins certaine de leur physique que de leur moral ; Il nait que les deux héros de phénomènes sont étroitement liés, et même elles ne se confondent pas ; il trace plusieurs portraits de ses principaux personnages, aux diverses saisons de leur vie : dans *Madame Bovary*, nous avons une Emma jeune fille, une autre mariée, une autre adultère ; nous l'avons même morte. Ainsi en est-il du Madame Arnoux. Il y a jusqu'à trois médecins dans *Madame Bovary*, et chacun est distinct et vivant. Une, M. le docteur Larivière, est la portrait du père de Flaubert. Les opérations chirurgicales, le trépanation relie du pied bot et l'amputation de la jambe dans *Madame Bovary* ; les maladies, — comme le croup dans l'*Education sentimentale* et la lèpre dans *Salammbô* — les agonies, — celle d'Emma, qu'on ne peut lire sans une souffrance physique; et celle des Mercenaires meurent de faim dans le *Déjité de la Hache*, ou l'on des plus beaux tableaux du roman cathégorique, sont décrites avec une rigoureuse exactitude. De les détails racontées par un médecin. M. René Dumesnil illustre cette partie de ce thème de très intéressants rapprochements. Il compare l'épisode du croup dans *l'Education sentimentale* à la description qu'Octave Feuillet fait de la même maladie dans *La Morte*. Et il confirme le récit du *Déjité de la Hache* par le souvenir personnel que conta ne écrivain norvégien, M. Knut Hamsum, dans son livre *La Faim*. Toutes ces observations sont d'une parfaite évidence. Ces chapitres, à ayant une place à part dans la littérature « de Gustave Flaubert. Mon analyse n'en peut donnes qu'une idée incomplète : j'y renvoie le lecteur.

Je ne suivrai point l'auteur « faute de compétence — dans ses discussions sur le méthode de Flaubert. Etait-ce l'épilepsie ou l'hystéro-neurasthénie ? Il n'importe, après tout. Il est tantôt considérer que Flaubert était un malade, qu'à sa maladie était due, en grande partie, ou moins, la difficulté qu'il éprouvait à écrire et qui fit de sa vie un véritable martyre. En retour, son obstiné et douloureux labeur exaspéra son mal et hâta sa mort. M. René Dumesnil « l'impossibilité de savoir ; je regrette qu'il n'ait pas cassé leur cette vie si belle, tout entière sacrifiée à l'art. Comme Julas de Goncourt, Flaubert est mort de la littérature. Il fallait mieux le dire, pour qu'on lan admire davantage.

Mais je veux que ces quelques réserves et ces critiques. Il faut seulement remarquer que le livre de M. René Dumesnil est l'un des meilleurs qui aient été écrits sur le plus grand de nos romanciers. Depuis *le Bourgeois de* M. Jules de Gaultier, je n'ai rien lu sur lui d'aussi juste et efficace.

MÉDÉRIC DUFOUR.

FINANCES

Paris, 3 janvier.

Le marché s'est clôturé sur ces mêmes cours exécution dans plusieurs compartiments. Toute la cote est en recul. Nous Rente Rente à 99 Nos Incertes de Crédit Foncier fermes : Crédit Foncier

ARTHRITICES Buvez à vos repas **CONTREXÉVILLE-PAVILLON**

LA

Jolie Mendiante

Grand Roman Populaire et Dramatique

PAR

JULES MARY

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

Mademoiselle Fanchon avait accompli son entière, la surveillance devient donc [illegible] pour le moment. S'il se produisait [illegible] d'imprévu, je vous écrirais [illegible] de mettre de nouveau [illegible] Fanchon quittait [illegible]

[illegible] de Beauchamp et bâti sur [illegible] qui domine une petite rivière [illegible] du chêtre des [illegible] quelques lieues plus loin, [illegible] Mendiante.

Après avoir passé un pont d'une seule arche cintrée, on longe une allée de platanes qui conduit au château. C'est un vaste bâtiment en forme de parallélogramme construit en granit gris des Vosges et surmonté d'un immense toit en tuiles rouge avançant de tous côtés en avant. La saillie de ce toit est telle que les appartements du premier étage en sont assombris.

Si l'aspect du bâtiment, fort ancien, est quelque peu rébarbatif, le parc qui l'entoure est splendide.

La rivière aux eaux rapides et claires lui fait, par sa courbe gracieuse, une fraîche ceinture à peine dénouée à l'extrémité du parc. L'horizon, de ce côté, est formé des montagnes bleues des Vosges.

Le docteur n'avait pu venir en même temps que ses amis. Il arriva une heure après eux. On organisa des excursions dans la montagne, des parties de pêche sur la rivière. Les soirées étaient réservées à la musique, à de petits concerts où Simone jouait du piano, Jacques du violon et Fanchon de la vielle.

La jeune fille oubliait complètement Anspach, et si elle avait pu de bonnes nouvelles de Georget, son bonheur eût été absolu. Elle prie Jacques de s'informer auprès du directeur de la Colonie pénitentiaire de Nolrville de ce qui s'était passé à la suite de l'évasion de son frère d'adoption.

Une lettre du directeur à M. Jacques de Beauchamp apprit à Fanchon que Georget avait échappé à toutes les recherches. Elle ne doutait plus de le revoir.

Madame de Beauchamp s'attachait chaque jour davantage à Fanchon.

Dans les excursions faites en famille, Jacques et Simone montaient à cheval. Madame de Beauchamp, Fanchon et le docteur entraient en voiture. La jeune fille s'entretenait avec sa bienfaitrice avec tant de grâce et de douceur, que la noble femme se sentait émue, émerveillée.

— Comment cette enfant, pendant si longtemps livrée à elle-même, peut-elle causer avec tant de politesse et de tact ? se demandait-elle.

Ah ! c'est que les leçons du bon Girodée, ces bonnes leçons, la jeune fille les avait toujours présentes à l'esprit !

Son vénérable père, du haut du ciel, voyait toutes ses actions, entendait toutes ses paroles, devinait toutes ses pensées.

Jacques rencontra dans un brigadier forestier un ex-pévoit d'armes de régiment. Presque chaque jour, il consacrait une heure à faire de l'escrime avec le vieux soldat. Jacques faisait dans ce sport des progrès étonnants. Sa santé était maintenant parfaite.

Madame de Beauchamp, en le voyant robuste, actif, sentait ses yeux se mouiller de larmes.

— C'est Dieu qui l'a sauvé ! se disait-elle, la science seule n'aurait pu faire cet miracle !

Dès la science eut été impuissante, l'amour avait vaincu. Quand au vieux docteur, il attribuait l'heureux état de Jacques à l'exercice, au grand air.

— C'est ce qu'il lui fallait, parbleu ! Vous le bichonniez trop, ma bonne amie.

— Il était si faible, docteur !

— Et maintenant, il est solide comme un pont.

— Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence ! faisait la mère toujours inquiète.

— Ne vous inquiétez donc pas. Jacques peut à présent supporter la fatigue et les intempéries ; cela vous cuirasse un homme ; répondait le vieux patricien.

Madame de Beauchamp lança des invitations à sa voisinage campagne. Chaque semaine elle donnait un grand dîner, suivi d'un concert et d'un bal. Fanchon triomphait en concert, Simone était la reine du bal.

Quelqu'un des invités signala un jour à Madame de Beauchamp une de ses voisines, une dame très bien, disait-il, qu'il s'étonnait de ne pas voir à ces réunions.

— Comment se nomme cette dame ? Où habite-t-elle ?

— A Velpré, un hameau près d'ici où elle a une assez jolie propriété. Elle se nomme madame de Lignières.

— Madame de Lignières ! s'écria Fanchon, je la connais, elle est ma voisine à Paris. Cette dame a été charmante pour moi.

— Nous nous en ce cas lui faire une visite et nous l'inviterons à venir.

Madame de Beauchamp inscrivit le nom de madame de Lignières sur son carnet.

Peu de temps après, la voisine de Fanchon faisait partie des invités du château. Elle plut à Jacques en raison des attentions qu'elle avait pour Fanchon, mais son ton, ses manières parurent fausses et suspects à Simone et à sa mère. Elles n'en dirent rien pourtant à la jeune fille, craignant de la chagriner.

En se rendant dans les Vosges pour y faire une cure, la duchesse de Cervin-Lanson s'arrêta à Beauchamp. Elle y apporte une grande nouvelle.

— Blanche de Pervenchère, dit-elle, a résolu un plan d'une hardiesse qui confine à l'héroïsme. Elle veut retrouver son mari qui est en Afrique. Il y a dix-huit ans, il a été assassiné par les Touaregs. Blanche ne peut se résoudre à croire à cette mort. Et si elle en a la preuve irréfutable, s'il ne lui est plus permis d'espérer le retrouver vivant, elle rechercherra son cadavre et le ramènera en France.

— La malheureuse se fera massacrer ! s'écria le docteur ; son héroïsme est de la folie !

— Du désespoir, docteur ! répondit madame de Cervin-Lanson.

— J'admire cette noble femme, dit Jacques d'une voix grave.

La duchesse reprit :

— Son beau frère, Gaston de Pervenchère, et un ami de ce dernier, M. de Montaiglon, l'accompagneront, et peut-être que ce vaillant, ce noble cœur, ne retrouver la trace du disparu.

Blanche m'a déclaré qu'elle renoncerait dans son entreprise ou qu'elle y laisserait sa vie : si Sé Renaud est mort, m'a-t-elle dit, je veux mourir où il a été frappé ; peut-être mon corps sera-t-il réuni à lui dans la terre ! »

— Depuis dix-huit ans, on n'a pas eu de nouvelles de Renaud de Pervenchère ? questionne le docteur.

— Non, monsieur, répondit madame de Cervin-Lanson.

— Je ne vois pas, alors, qu'il reste le moindre espoir de le retrouver vivant.

— Hélas, monsieur, je suis de votre avis !

Pendant toute cette conversation, Fanchon demeurait les yeux fixes, les mains jointes. Le vent son imagination de Blanche et le noble visage de Blanche de Pervenchère. C'était cette jeune femme si élégante, si belle et si triste, qui allait tenter une semblable expédition, courir au devant de tant de dangers ! Ses beaux yeux se voilaient à cette pensée.

Cette impression de tristesse s'accrédevant les jours heureux qu'a Fanchon passait à Beauchamp après de Jacques dont le loyal et saint amour, réconfortait son cœur, et la tendresse de Simone, de sa mère et du bon docteur.

Les excursions, les parties de pêche, prolongées dans le parc, les vieilles ballades créaient pour Fanchon une atmosphère de calme douceur.

Madame de Lignières venait la voir souvent. La jeune fille lui rendait avec plaisir ses visites.

Sa vieille et aimable voisine l'invita un jour à accepter le thé chez elle.

(A suivre)